

## Les espaces "non-mixtes", un choix plus que légitime dans les stratégies de luttes collectives

"Il semble que chaque génération politique doive la redécouvrir" : instrument de lutte pour le mouvement des droits civiques aux États-Unis, puis pour le mouvement féministe des années 70, la non-mixité fait pourtant encore débat quand elle ressurgit, comme au cours du mouvement Nuit debout lorsque des femmes ont choisi de se réunir sans hommes. Lieux d'expression et de prise de conscience libérés de la présence des groupes dominants, les espaces non-mixtes permettent de redécouvrir ses forces et d'élaborer des stratégies de lutte collective. Une pratique non-seulement légitime, mais aussi "vitale", jugent des militantes et intellectuelles interrogées par *Basta* !.



"J'ai découvert la non-mixité au sein d'un groupe féministe rennais", rapporte Ornella, une militante aujourd'hui habituée de ce mode de fonctionnement. "Je sortais de chez un médecin, qui après m'avoir posé des questions et s'être rendu compte que je traversais une période difficile, m'avait proposé de le rejoindre quand je voulais. J'ai immédiatement parlé du malaise que j'avais ressenti pendant la consultation avec les filles présentes, et réalisé que la situation n'était pas normale."

Parler librement de son vécu, sans peur de choquer ou de faire mal, en ayant l'assurance que le groupe va comprendre son ressenti : c'est l'une des principales raisons avancées par les féministes qui ont pris l'habitude d'échanger ensemble, sans les hommes, pour mieux analyser ce à quoi elles sont confrontées, et se donner les moyens de leur émancipation.

"La pratique de la non-mixité est une conséquence de la théorie de l'auto-émancipation. C'est à dire de la lutte par les opprimés, pour les opprimés", décrit la sociologue Christine Delphy dans un texte<sup>1</sup> qui rappelle l'histoire de cette stratégie politique. "Cette idée simple, il semble que chaque génération politique doive la redécouvrir", poursuit-elle. "Dans les années 1960, elle a d'abord été redécouverte par le mouvement américain pour les

<sup>1</sup> <http://msi.net/La-non-mixite-une-necessite>

droits civiques qui, après deux ans de lutte mixte, a décidé de créer des groupes noirs, fermés aux blancs."

Dans les années 1970, le mouvement de libération des femmes, dans tout le monde occidental, choisit également la non-mixité <sup>2</sup>.

## Les conditions d'une libération de la parole

"Les opprimés ne peuvent pas mettre de mots sur les choses si les oppresseurs sont présents", explique Françoise Vergès, politologue et féministe, qui a participé à cette expérience de non-mixité dans les années 1970. "Il est plus facile de parler de ses peurs, de ses blessures, de ses déceptions et de ses espoirs quand on est entre soi.

En s'organisant en groupe et en partageant nos propres expériences, nous comprenons que nos problèmes ne sont pas personnels, mais que nous nous inscrivons dans une structure d'oppression."

La non-mixité a été particulièrement importante pour que les femmes puissent prendre conscience du caractère systémique des violences masculines <sup>3</sup>.

"Dans les espaces non-mixtes, la parole de chacune peut être entendue, prise en compte, librement", décrit Françoise, qui a découvert la non mixité entre lesbiennes, avant de participer à des groupes comprenant aussi des femmes hétérosexuelles.

Prendre la parole est une compétence, que les hommes développent plus fréquemment au fil de leurs existences que les femmes.

"Mais plus on pratique, meilleure on est", glisse Françoise.

Caroline de Haas, co-fondatrice de l'association *Osez le féminisme* <sup>4</sup>, raconte comment, aux débuts de l'association, les hommes présents monopolisaient la parole. Un jour, dans une réunion où les interventions étaient limitées à trois minutes par personne, elle se cale dans un coin, note.

"Dans la salle, une centaine de personnes, 85% de femmes. À la fin de la rencontre, un tiers des femmes et près de la moitié des hommes avaient pris la parole. Les femmes avaient parlé en moyenne deux minutes, les hommes quatre minutes. Dans une réunion censée être féministe, avec 85% de femmes, on reproduit quand même les inégalités de sexe dans la prise de parole !"

---

<sup>2</sup> Sur le mouvement américain pour les droits civils et les mouvements féministes des années 1970, ayant tous choisi la non-mixité, voir ce [documentaire](#) de France Culture.

<sup>3</sup> Sur l'occultation des violences masculines, voir l'ouvrage *Un silence de mortes. La violence masculine occultée*, de la sociologue Patrizia Romito, éd. Syllepse, 2006.

<sup>4</sup> <https://www.bastamag.net/osezlefeminisme.fr/>

## "Dans les groupes non-mixtes, on se renforce les unes les autres"

"Lorsque je me retrouve entre femmes, au sein de groupes féministes, je me sens à l'aise, et pas jugée. Rassurée sur mes compétences, je me sens plus crédible, ensuite, pour m'exprimer au sein des espaces mixtes", développe Ornella.

"Les femmes ont besoin de parler avec des femmes. Elles savent alors qu'elles n'auront pas besoin de tout expliquer, ajoute Françoise Vergès. Dans les espaces mixtes, on peut passer son temps à justifier la moindre parole."

Évoquant les débats qui ont agité *Nuit debout* à propos de la légitimité d'espaces non mixtes, la militante féministe qui tient le blog *Crêpe Georgette*<sup>5</sup> signale que la non-mixité est en fait "vitale" pour les féministes. Selon elle, beaucoup de femmes ayant vécu des réunions mixtes traitant du sexisme témoignent qu'une immense partie des réunions se passe à ré-expliquer le fait que le sexisme est une réalité.

"Très peu de temps est consacré à la lutte contre le sexisme ; on passe plus de temps à en expliquer l'existence et à rassurer les hommes présents."

"Mais de quoi parlent-elles donc ?", se demandent parfois les hommes, inquiets de lieux fermés où l'on passerait son temps à dire du mal d'eux. "On parle de choses très concrètes, répond la politologue Françoise Vergès. La sexualité, la double journée de travail, les emplois sous-qualifiés et sous-payés. On se pose aussi des questions : qu'est-ce qui permet à cela de se perpétuer ?"

## Une pratique mal tolérée, voire combattue par les hommes

La politologue se souvient de vieilles femmes qui ont pu formuler, pour la première fois, le fait que leur vie n'avait pas compté. Elles avaient passé leur temps à servir leur mari et leurs enfants.

"On écoute, on ressent, on partage des émotions", reprend Françoise. "Cela crée des liens, de la solidarité et de la force."

Françoise Vergès approuve :

"Les groupes non-mixtes ne produisent pas seulement du discours. On s'y renforce les unes les autres et on s'y donne du courage".

Les femmes découvrent aussi qu'elles peuvent passer des moments très gais ensemble, et surmonter leurs rivalités.

"On repart de là pleines d'énergies, regonflées pour faire la révolution", assure Françoise.

<sup>5</sup> <http://www.crepegeorgette.com/2016/04/21/non-mixite/>

Côté masculin, l'enthousiasme est plus tempéré. De nombreux hommes, ainsi que quelques femmes, crient même au sexisme inversé.

"Dès que les femmes essaient de se ré-appropriier un espace, elles sont critiquées", avance Françoise. "Il n'y a qu'à voir comment les mouvements #metoo et #balancetonporc sont considérés.

Tous les jours, ils sont critiqués, montrés du doigt comme s'ils mettaient notre société en danger. Je le vois comme une critique ouverte de la non-mixité. Parce que ce sont les femmes, et rien que les femmes, qui portent ce mouvement."

Dans les années 1970, certains hommes en sont venus aux mains pour empêcher les femmes de se réunir entre elles.

*"Des centaines de réunions composées à 100% d'hommes sans que cela ne froisse personne"*

Selon l'argument alors avancé, les groupes non-mixtes allaient diviser et affaiblir "la lutte", c'est-à-dire les combats menés par la gauche et l'extrême gauche contre le capitalisme, l'exploitation de la classe ouvrière et l'autoritarisme d'État<sup>6</sup>. Au printemps 2016, quand des femmes commencent à se réunir dans des espaces non-mixtes au sein du mouvement *Nuit debout*, certains hommes s'en déclarent outrés.

"J'ai vu trois hommes vociférer sur une dame de 60 ans qui tentait de leur expliquer pourquoi nous étions en non mixité",<sup>7</sup> la blogueuse Emma.

"Il est intéressant de noter le fait que lorsque 15 ou 20 femmes décident de se réunir entre elles, cela déclenche de nombreux tweets et papiers", relève<sup>8</sup> Caroline de Haas.

"Il se passe chaque jour à la surface de la planète des centaines de réunions politiques, syndicales, professionnelles composées à 100% d'hommes, sans que cela ne froisse personne."

*"Une zone de respiration dans une société oppressive"*

"En tant que féministe, je sais que la révolte des dominées prend rarement la forme qui plairait aux dominants. Je peux même dire : elle ne prend jamais une forme qui leur convient", analyse Christine Delphy<sup>9</sup>.

<sup>6</sup> À propos des dilemmes qui ont agité les femmes de gauche dans les années 1970, et de l'isolement qu'elles ont vécu sitôt qu'elles voulaient se réunir entre elles pour questionner la domination masculine, voir l'ouvrage intitulé *C'est terrible quand on y pense*, de Marie-Claire Boons, Tessa Brissac, Annick Kerhervé, Marie-Jo Roussel, Eliane Viennot, aux Éditions Galilée, 1983.

<sup>7</sup> <https://emmaclit.com/2016/04/23/5-bonnes-raisons-de-soutenir-la-non-mixite/>

<sup>8</sup> <https://blogs.mediapart.fr/carolinedehaas/blog/210416/de-l-utilite-de-la-non-mixite-dans-le-militantisme>

<sup>9</sup> Voir *Classer, dominer, qui sont les "autres" ?*, Éditions La Fabrique, Paris, 2007.

Au printemps 2017, une vague de protestation a surgi suite à l'annonce d'ateliers non-mixtes, réservés aux femmes noires et métisses, lors d'un festival organisé à Paris par le collectif afro-féministe<sup>10</sup>. La mairie de Paris a même annoncé qu'elle allait demander l'interdiction du festival et qu'elle se réservait la possibilité de poursuivre les initiatrices de cet événement pour discrimination. Le tout à la grande satisfaction de l'extrême droite, qui avait dénoncé un racisme "anti-blancs".

*"Il existe une différence entre la ségrégation subie et nourrie par le pouvoir, et la non-mixité temporaire choisie par des personnes vulnérables", rappelle<sup>11</sup> la journaliste et militante Rokhaya Diallo. "Les réunions afro-féministes non mixtes n'ont en aucun cas vocation à proposer un projet de société ségrégationniste définitif, puisqu'elles s'inscrivent dans la temporalité d'un événement ponctuel. Elles offrent à leurs participantes une échappatoire, une zone de respiration dans une société oppressive."*

*"Il est important de se construire à côté, pour pouvoir mieux revenir après", insiste Ornella.*

À la recherche d'un groupe afro-féministe, elle vit pour le moment cette non-mixité "par procuration", et confie :

*"Elle me fait beaucoup de bien. Certains morceaux de moi, peu à peu, se rassemblent."*

La jeune femme réalise qu'elle n'est pas la seule à vivre ces "petites" choses qu'elle trouve insupportables : on lui tripote les cheveux, on lui demande sans cesse d'où elle vient, ou de justifier ses origines...

*"Être en non-mixité permet de trouver les ressorts pour dire à l'autre ce qui a été blessant dans sa façon de se comporter, ou dans sa façon de parler", explique-t-elle.*

Chacune se consolide, apprend à s'affirmer.

*"Les raisons pour lesquelles ces groupes sont attaqués, c'est qu'ils mettent en évidence, de façon radicale, la domination patriarcale et raciste", estime de son côté Françoise Vergès. "Il faut donc, dans tous les cas, résister à l'injonction de la mise au silence."*

---

<sup>10</sup> <https://mwasicollectif.com/>

<sup>11</sup> <http://www.slate.fr/story/146466/non-mixite-rokhaya-diallo>